NOT TO BE TAKEN
FROM THE LIBRARY

375.7
CO
AM 19
22

Arsène Croteau

Boston University
College of Liberal Arts
Library

THE GIFT OF the author

July, 1929

upstairs
378.744
BO
AM 1928
c2
copy 1

Ideal
Double Reversible
Mauscript Cover
PATENTED NOV. 15, 1898
Manufactured by
Adams, Cushing & Foster

28-6½

Boston University

Graduate School

Thesis

"L'HABITANT" CANADIEN-FRANÇAIS D'APRÉS CERTAINS ÉCRIVAINS

Submitted by

Arsène Croteau

(B.ès L., Laval,11)

In partial fulfilment of requirements

for the degree of Master of Arts.

1928

French [illegible]
Title
Series

upstairs
378.744
BO
AM 1928
cr
copy1

"L'HABITANT"CANADIEN-FRANCAIS D'APRES CERTAINS ECRIVAINS

Exode

"L'habitant", le vrai, le vrai mais légendaire "habitant", à lui seul, est presque toute la grandiose province de Québec. Il est le complet résumé de tout le passé glorieux où la France se taillait à même le nouveau monde une colonie qui fût digne de son titre de reine des nations. Il est à lui seul la grande merveille, "le miracle canadien", comme on s'est plu à appeler le développement de la race française en Amérique. La terre canadienne a été le creuset où sont venus se fondre la valeur, le courage, la force, l'intrépidité, la générosité sans bornes des grands découvreurs, explorateurs, défricheurs et missionnaires qui ont illustré à jamais de leurs exploits le continent nord américain, et de ce creuset incomparable sont sortis 4 millions de Français qui continuent sur ce continent l'œuvre civilisatrice de la France chrétienne. Le paysan lui-même est fier de ses origines, et il s'explique tout entier lorsqu'il dit par la bouche d'un de ses meilleurs interprètes: "La patrie, mon fieu, ça date du temps des Français. Le premier de notre nom qui vint ici par la mer fut d'abord soldat; dans l'armoire de la "grand'chambre", il y a des papiers où c'est marqué qu'il fut soldat. Mais il faut croire que, dans les "vieux pays"--il venait du Perche; c'est "comme qui dirait" un "about de la Normandie--il faut croire que là-bas, ses gens étaient "cultiveux", et qu'il

avait ça dans le sang, parce qu'aussitôt qu'il pût il prit une hache et s'attaqua à la forêt comme un vrai "terre-neuvien".(1) Tout est là: les ancêtres étaient, pour la plupart, des soldats au "vieux pays", puis ils le furent encore au "jeune pays" et, de plus, explorateurs, coureurs des bois, traiteurs, et aussi, un peu "cultiveux" avant la conquête, et exclusivement cela après 1759.

Divisions

La terre canadienne est donc un creuset et il est intéressant d'étudier en détail les éléments composites qu'on y a jetés: laboureurs, miliciens, seigneurs et roturiers, explorateurs et traiteurs, Normands, Poitevins et Perches, pour en voir ensuite sortir "l'habitant" qui, à son tour, enfantera toutes les classes de la société canadienne-française. A la lumière des feux scrutateurs de ce prisme qu'est l'histoire et des feux colorés qu'est l'imagination des poètes et des romanciers, essayons de vivre un instant la vie intense, presque toute intérieure, de "l'habitant", vieux chêne du terroir que ne peuvent déraciner les tempêtes déchaînés par les ennemis du nom français. Et cette histoire merveilleuse deviendra par le seul fait d'être vécue un moment une forte leçon d'énergie. "L'histoire ne conserve point le passé à l'état de matière inerte, stérilisée. Elle conserve et transmet de la vie; elle peut être un multiplicateur de forces. Par elle les vertus et les forces des vivants s'augmentent à chaque génération des forces et des vertus des morts. Sans l'histoire nous ne garderions dans le mystère de nos nerfs et de nos âmes que de vagues tendances, des vestiges presque

informes de la vie et des héroïsmes anciens. Là s'arrêterait la transmission parcimonieuse du sang et ainsi s'anéantiraient peu à peu tant d'efforts séculaires pour amener jusqu'à nous l'âme enrichie des aïeux. (2)

AVANT LA CONQUÊTE

L e s O r i g i n e s

Qui étaient-ils donc ces "aïeux à l'âme enrichie" dont il vaut la peine de retenir le souvenir des "héroïsmes anciens"? Le poète nous répond:

Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l 'eau,
Hommes de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, signes de délivrance,
A côté de la croix le drapeau de la France." (3)

Comme a l'envie, bientôt, presque toutes les belles provinces de France déversèrent sur le Canada mystérieux et fascinateur le plus pur de son sang, la fleur de son aristocratie et de ses humbles, l'effervescence de son idéal et de son énergie; ce fut une longue procession de ses riches et pittoresques costumes aux tons changeants, aux couleurs châtoyantes, procession unique dans l'histoire car elle constitue le résumé magnifique de toutes les richesses humaines

du plus beau pays du monde; orientée par une main divine, chantant et priant, elle se dirige vers le Nouveau-Monde où elle ira se distribuant aux quatre coins du continent pour y planter partout

"A côté de la Croix le drapeau de la France."

De 1608 à 1700 la Normandie donne au Canada 958 de ses enfants l'Ile de France 621, le Poitou 569, l'Aunis, l'Ile de Rhé et l'Ile d'Olémon 524, la Saintonge 274, la Perche 238, la Bretagne 175, sans compter trente-trois autres provinces de France. Quelle diversité! Quelle richesse! Amalgame d'un pur éclat qui défie l'analyse la plus subtile ou la description la plus détaillée; sujet magnifique que très peu d'écrivains sauront comprendre: de Gaspé parle éloquemment dans les "Anciens Canadiens", Gérin-Lajoie dans "Jean Rivard", le R.P. Dugré dans "La Campagne canadienne", mais tous ne font qu'effleurer le sujet tellement il est complexe; l'abbé Groulx le comprend mieux pour l'avoir vécu par le souvenir ici et là dans son œuvre d'historien devin à la manière de Michelet; Adjutor Rivard,dans son "Chez nous--chez nos gens", l'incarne encore plus intensément; et enfin, mieux encore que ses prédécesseurs, Louis Hémon le vit dans une plus vivante réalité, encore qu'incomplètement, dans son immortelle "Maria Chapdelaine". Mais aucun ne le saisit dans son ampleur et ne le comprend parfaitement. Vouloir mettre à jour l'âme du paysan canadien c'est vouloir comprendre la complexité de l'âme de la France faite de cent peuples et transformée par dix siècles de vie intense, âme si difficile à saisir dans le jaillissement perpétuel des sentiments qui l'agitent. Le

paysan canadien-français est donc un composé mystérieux sorti de tous les coins de France et transformé par la rude vie canadienne d'avant et d'après la conquête.

U n d o u b l e b u t

"Ah! ce fut une race à la trempe énergique
Que les premiers colons de ce pays naissant." (4)

Et d'où vient cette énergie sans pareille? Ne serait-ce pas dans le but qu'ils s'imposaient qu'il faille en aller chercher le secret?

"Hommes de fer, altiers de cœur et de stature,
que désiraient-ils?
...les bords d'eldorados fameux"?

Non,

"Mais un sol où planter, signe de délivrance,
A côté de la Croix, le drapeau de la France."

Dieu et le roi, voilà les grands amours qui, comme un vent bienfaisant et irrésistible, gonflaient les voiles de leurs trois-mats. Planter la croix partout sur ce sol vierge d'Amérique, lancer, souffle civilisateur, sur un monde entier, les paroles du Christ en syllables de France, et en rapporter toute la gloire au grand Maître et à la patrie, tels étaient les mobiles déterminants de leur héroïsme. Leur pain quotidien gagné par quelque besogne comme la traite des fourrures ou l'accomplissement de quelque mission royale, comme, par exemple, la recherche du passage à la mer du Pacifique, ils ne voyaient en tout, comme Cartier qui en avait donné la formule, "l'augmentation du saint

et sacré nom de Dieu". Champlain, le fondateur et le guerrier, ne disait-il pas:"Le salut d'une seule âme vaut mieux que la conquête d'un empire"? Découvreurs, explorateurs, fondateurs de villes, tous, à l'exemple de Cartier lui-même d'ailleurs, prennent possession du pays en plantant une croix, une croix aux armes de la France. Pour Dieu et pour le roi! A ce cri de vainqueur le missionnaire s'enfonce dans l'épaisseur des forêts à la recherche de la grande richesse, les âmes; il se penche avec amour sur l'Indien moribond que ronge un mal mortel; il appelle à la prière et au baptême le farouche chef guerrier qui ne rêve que carnage et sang; il introduit chez cet humain animalisé les mœurs angéliques des saints, et lorsque son ministère est achevé, pour repos, il fonde des bourgades ou découvre des fleuves et tout en donnant des âmes à Dieu il donne des empires à la France. Cette poussée des missionnaires s'est continuée jusqu'à nos jours où ils révèlent l'Ouest et le Nord du Canada au Canada lui-même; l'on a dit de l'un d'eux, le Père Lacombe, "qu'il n'avait fait qu'ouvrir des chemins pour aller plus loin et élever des autels pour monter plus haut. " (5)

Même le légendaire "coureur des bois" est imbu, saturé de cet esprit apostolique, et dans les régions les plus inexplorées de la baie d'Hudson et du Mackenzie et des Montagnes Rocheuses, il prépare la venue des missionnaires en implantant dans l'âme des Indiens le désir de voir un jour "l'homme de la prière." Les missionnaires du Nord-Ouest

furent tout émerveillés de trouver chez ces pauvres sauvages des notions de religion, tranformées par le temps, si vous le voulez, et devenues plus ou moins exactes, mais bienfaisantes quand même car elles constituaient déjà un désir, une préparation en vue de recevoir les "paroles du Christ en syllabes de France". Certes, le commerce des fourrures a entraîné au Canada nombre d'aventuriers, mais la plupart savaient mêler à leurs négoce un acte de piété qui était comme le prolongement du geste de Cartier sur le ciel de l'avenir, de Cartier plantant la croix sur les rives du majestueux Saint-Laurent.

Montréal est également fondée dans une prière; elle s'appelle Ville-Marie, et ses premiers défenseurs les "Soldats de la Très Sainte Vierge", et ce furent des héros, "de beaux noms aux résonances épiques, ceux que l'histoire retient pour ses majuscules."(6) Chacun se confesse, communie et part pour sa ronde en quête de l'Iroquois. Qu'ils meurent, ces braves soldats, n'importe. "C'est, dit la sœur Morin, qu'ayant l'honneur d'être "Soldats de la Très Sainte Vierge", ils avaient la confiance que s'ils mouraient dans l'exercice de cet emploi, elle porterait leur âme en paradis." Langage bien naïf, nous semble-t-il, mais comme il exprime bien cette même piété naïve des premiers siècles de l'Eglise et qui se transplantait au Canada. "Ville-Marie, c'est la culture merveilleuse des vertus primitives," dit l'abbé Groulx. "Nulle part en Nouvelle-France l'on ne vit pareille efflorescence de belles âmes surnaturelles. J'ai parlé tout à l'heure de chevalerie; mais on dirait des chevaliers qui

auraient été des chrétiens primitifs. Il ne faut qu'un tout petit effort d'imagination pour se représenter ces hommes avec le heaume d'or et l'épée haute des paladins; on se les figure aussi bien, les femmes surtout, avec une auréole et des palmes dans les mains." (7)

Qui ne se bornerait prolongerait à l'infini le geste de la prière sans fin qui s'élève de ce petit peuple venu un jour de France planter une croix aux armes de la Fille aînée de l'Eglise. Voyons maintenant à l'œuvre ces héros de la Nouvelle-France.

L e s C o u r e u r s des B o i s

Ceux qui captent d'abord l'attention sont"les coureurs des bois", vrais Gaulois primitifs ou Normands aventuriers transplantés sur un continent inexploré. Dès 1680 on en retrouve 800 dispersés aux confins de toute l'Amérique du Nord, tous contentant leur soif d'infini dans ces espaces illimitées, et convaincus de la sublimité de leurs aventures. Ils s'intitulent fièrement "Voyageurs des Pays d'en Haut". Avoir été "coureur des bois" était même devenu un signe évident de bravoure, de fierté et d'esprit de liberté. La noblesse française elle-même se faisait une gloire de se donner le noviciat de l'époque; certains ne revinrent jamais et c'est pourquoi on retrouve aujourd'hui dans ces régions perdues de beaux noms français tels que de Mandeville, de Saint-Georges, de la Porte, de Charlois, de l'Espinay, Radisson, de Groseillers, etc. Ces deux derniers furent même les initiateurs de la célèbre compagnie de la Baie d'Hudson, et leurs randonnées éclipsent celles de Robinson Crusoë.

Dès 1658, 1660, ils ont déjà parcouru ce qui est aujourd'hui Wisconsin, Iowa, Dakota-Sud, Montana et Manitoba. En 1661-1662, ils atteignirent le versant de la Baie d'Hudson, virent la Baie James, et revinrent à Québec chargés de fourrures. Un grand nombre d'autres gagnèrent même jusqu'au cercle polaire, et ils s'établirent à demeure dans cette province infinie qu'on appelle le Nord-Ouest canadien, si bien que lorsque Mackenzie, en 1789, descendra jusqu'à son embouchure le fleuve qui porte son nom il aura pour guide un résident du pays, un Beaulieu, et un équipage français.

Ces"coureurs des bois", également des manieurs d'hommes, exerçaient sur les indigènes une véritable royauté. Un des plus fameux fut Nicolas Perrot. Il devait servir d'interprète le 14 juin 1671 à Simon-François Daumont, sieur de Saint-Lusson, chargé par le roi de "faire la recherche et découverte des mines de toutes façons", en particulier celles de cuivre, mais surtout "de prendre possession au nom du roi de tout pays habité et non habité...plantant à la première bourgade la Croix pour y produire les fruits du Christianisme, et l'Escu de France pour y assurer l'autorité de Sa Majesté et la domination Françoise." Au printemps de 1671 Nicolas Perrot avait déjà convoqué, avec quelle éloquence et quelle tactique habile, et aux prix de quelles difficultés --qu'on se l'imagine si c'est possible--les sauvages"de plus de cent lieues à la ronde", et le 14 juin tout est prêt pour la manifestation projetée. Il y a là des représentants de toutes les nations indigènes venus des quatre points cardinaux à l'appel convainquant de Perrot. Et c'est encore lui

qui fait entendre aux Sauvages la convocation du "grand capitaine de la France" qui demande l'alliance de toutes les nations indigènes. C'est lui qui fait crier trois fois par toute la foule "Vive le roi", et l'écho de ces vivats répète au monde que la France est souveraine de la mer du nord à celle du sud, et de celle de l'ouest aux lacs Huron et Supérieur.

Mais à partir de 1759, après la conquête, les Pays d'en Haut et de l'ouest seront fermés et plus d'un jeune homme qui n'aura pas encore franchi cette frontière maudira cet édit anglais qu'il considérera comme oppresseur, parce qu'il se verra obligé de devenir sédentaire, cultivateur. Et lorsque le coureur se fait "habitant", fonde un foyer, il ne manque d'insuffler en ses enfants le même esprit d'aventure qui l'a poussé vers de nouveaux rivages; de là tant de défricheurs aventuriers genre Samuel Chapdelaine, et tant de missionnaires canadiens déversés sur les cinq continents.

"Ce sont de fiers enfants de la Nouvelle-Framce.
Sans songer aux périls, sans compter la souffrance,
Ils vont, traçant toujours leur immortel sillon,
Au pôle, s'il le faut, planter leur pavillon." (8)

L e s E x p l o r a t e u r s

Pour contempler à loisir un de ces "fiers enfants de la Nouvelle-France", plaçons-nous à un poste unique d'observation, au sommet du grand fleuve inconnu, le Meschacébée, et voyons-y descendre la "nef historique" dont parle le poète, portant Jolliet, le jeune Canadien dont on a dit qu'il "avait le courage de ne rien appréhender où tout est à

craindre"; l'atavisme le pousse en cette folie aventureuse digne d'un vieux Normand, et, de plus, il se sent l'envoyé d'une patrie et d'une Eglise. Le Père Marquette, son jeune compagnon, nous confie l'exultation où ils se sentent à ces grandes pensées: "La joie que nous avions d'être choisis pour cette expédition animait nos courages et nous rendait agréables les peines que nous avions à ramer depuis le matin jusqu'au soir." En effet, le trajet fut pénible et angoissant L'expédition comprenait deux canots d'écorce montés par cinq Français et vingt-un Sauvages. Ils descendirent à la Baie Verte, prolongation du lac Michigan, suivirent la rivière aux Renards, et, à travers lacs et méandres, portages et navigations pénibles, ils arrivèrent à la rivière Wisconsin; 40 lieues encore., et le 17 juin 1673, l'expédition entrait dans le majestueux Meschacébé des Indiens. Quelle joie, quelle victoire! Encore deux explorateurs qui viennent de semer cet esprit dont vivra "l'habitant" une fois devenu sédentaire.

Maintenant, jetons dans cette même âme du paysan la ténacité invincible d'un Robert Cavelier de la Salle, et nous y aurons ajouté la vertu par excellence de celui qui demande à la terre le pain qu'il mange. La Salle, voyageur infatigable, colonisateur patient, habile manieur d'hommes, est le type universel qui sait capter la confiance de tout le monde, du gouverneur, de l'intendant, des Récollets et des Sauvages, du roi même et d'un grand nombre d'amis puissants de Paris et de Rouen. Sa famille, justement fière de ses succès, le seconda de tout son pouvoir et le prince de Conti lui donna le célèbre Henri de Tonty, le type du

"coureur des bois' brave, actif, endurant, aussi habile à combiner un plan que prompt à l'exécuter et qui se rend inséparable de la Salle devant l'histoire. Aussi, quel besoin l'explorateur eut-il dans la suite de cet infatigable ami! car malheurs après malheurs devaient fondre sur la Salle. Ecoutons ce qu'en dit un historien:" Pendant deux ans la Salle lutta contre une mauvaise fortune qui n'avait d'égal que son courage indomptable. Presque dans le même temps le "Griffon"--la première grande barque qui ait sillonné les eaux de l'Ontario--coulait avec sa cargaison de pelleteries dans le Michigan, un autre de ses navires périssait dans le golfe du Saint-Laurent, sa barque de l'Ontario était jetée à la côte, et ses bailleurs de fonds, effrayés pour leurs créances, avaient saisi tout ce qui appartenait à l'explorateur. Tout autre que la Salle eût abandonné une entreprise qui ne lui apportait que des déboires." (9) Lui, simplement, se remet à l'œuvre. Nous verrons "l'habitant" perdre tout son avoir amassé avec tant de peine, et comme La Salle, simplement, se remettre à l'œuvre comme si de rien n'était. Sans doute, les défauts des qualités entravent la marche du succès, mais l'excès des malheurs, qu'il soit proportionné à la grandeur de l'entreprise, est un gage de souvenir devant l'histoire. De la Salle on retiendra peut-être bien moins l'exploration complète du Mississippi et la prise de possession d'un pays qui doublait l'étendue de la Nouvelle-France que le souvenir des grands malheurs qui accompagnèrent la tentative de fondation de la Louisiane et le lâche assassinat du grand découvreur par son lieutenant Beaujeu. Ainsi en sera-t-il du "père" Chapdelaine; l'histoire

oubliera avec délices, semble-t-il, hautaine, les grandes fortunes qui vont s'accumulant dans la patrie même de ce fier colonisateur, et elle retiendra le mot d'Edwige Légaré s'adressant à une souche opiniâtre:"Je te ferai ben grouiller, moué." (10)

La lutte contre l'Iroquois

Il me tarde de passer à une autre forme d'aventure et de bravoure, peut-être la plus ostensible, à coup sûr la plus aventureuse, je veux dire la guerre, la guerre à l'Iroquois, la guerre à l'Anglais. L'Indien et l'Anglais, voilà les deux grands ennemis de la colonie naissante, l'étau formidable qui l'enserrait, puissant, tenace et s'agrippant parfois à elle plutôt comme une pieuvre paralysante.

Fonder une colonie c'était défricher; que le colon arrache un sol producteur à la forêt vivace c'est déjà œuvre de géant, mais, que, de plus, cette forêt le menace de ses Iroquois sanguinaires et qu'il leur tienne tête et les vainque, c'est œuvre de titan. L'Iroquois et le chêne, voilà les deux ennemis qu'il fallait abattre; aussi, le mousquet accompagnait-il la hache et ensuite la charrue: l'un ne produisait rien sans l'autre. A Québec, aux Trois-Rivières, à Montréal, le bûcheron, le laboureur, doivent surveiller chaque arbre, chaque ravin, scruter l'horizon des rivières et des fleuves pour parer le coup de tomahawk qui le menace, sans cesse et partout, même dans sa demeure parfois. Ce fut une guerre de cent ans, mais faite à la"petite guerre", c'est-à-dire, toute d'embuscades et de surprises, contre une petite population clairsemée,

partant presqu'impuissante à se défendre. Par exemple, comment avoir pu éviter, dans la nuit du 5 août 1689, les 1,400 Iroquoi qui se jetèrent sur la petite colonie de Montréal et y massacrèrent plus de cent colons? ou bien encore, les petites bandes qui ravagèrent par la suite Yamaska, Saint-Lambert, la Rivière-du-Loup, l'Île Jésus, Boucherville et Lachênaie? Quel symbole renferme le groupe du sculpteur Philippe Hébert où il montre la lutte entre un Français et un Sauvage. Le Français, aux nerfs d'acier, terrible, brandit la faucille d'une façon formidable; du bras gauche il encercle l'Indien qui le mord au biceps; la figure du colon exprime la douleur la plus aiguë et rappelle ainsi le cri de détresse de la colonie qui voyait ses bras paralysés par la dent de l'Iroquois Quant au tomahawk il s'est heureusement échappé des mains de l'Indien et il gît par terre. C'est la paix de 1701 qui est signée, mais seulement après avoir saigné à blanc le malheureux colon. Le P. Vimont dit des Iroquois qu'ils viennent en renards, combattent en lions et fuient en oiseaux." ; la colonie fut une lamentable victime de cette ruse de renard et de cette force de lion ailé. Ces terribles ennemis eussent fait lever le camp à tout autre qu'à des colons français, aïeux de "l'habitant" d'aujourd'hui, mais eux surent résister soit isolément, soit surtout organisés en milice. Les premiers Algonquins qui viendront rendre visite à la petite colonie de Ville-Marie diront en montrant la plaine au pied de la montagne:"Nous sommes de la nation de ceux qui ont autrefois habité cette île...Voilà les endroits où il y avait des bourgades remplies de nombreux sauvages. Nos ennemis en ont

chassé nos ancêtres et c'est ainsi que cette île est devenue déserte et inhabitée." Aux Français était maintenant dévolue l'honneur de tenir dans cette même plaine contre ces mêmes Iroquois qui avaient chassé les Algonquins. Aussi, la résistance se continue-t-elle, la colonie grandit et l'ennemi va s'affaiblissant. Mais, malheureusement, cette guerre de cent ans ouvre la brèche par laquelle l'Anglais devait pénétrer pour toujours dans la colonie.

Un des plus beaux exemples de cette valeur est relatée dans une monographie d'une facture littéraire tout émouvante, "L'Ancêtre" (11), par l'abbé Groulx. L'ancêtre, alors père de huit enfants, défriche une terre au bout de l'île, sur la rivière des Prairies. Un matin de juillet 1689, l'année de l'épouvantable massacre de Lachine, cent Iroquois, formant avant-garde des guerriers Rouges en route pour Québec où s'en viennent les Bostonais, sont signalés le long de la rivière des Prairies. Vingt-cinq "habitants" accourent chez l'ancêtre, Jean Grou, qui a le fort sur sa terre, tandis que les femmes et les enfants s'enfoncent dans la forêt. Le fort était bien caché sous bois et l'ennemi eût sans doute passé sans l'apercevoir, mais "en ce temps-là tous voulaient servir, chacun se faisant à son poste le volontaire de la Nouvelle-France."(12) Faire rebrousser chemin aux Iroquois était prévenir leur jonction avec les Bostonnais et sauver Québec. Nulle hésitation, ces "habitants" miliciens ne se mettent même pas à couvert, s'élancent sur la grève, font chavirer quatre canots, et acceptent le combat corps à corps. A défaut du nombre le courage supplée et des cent Iroquois trente sont abattus par les vingt-cinq Français qui n'y

perdent que quinze hommes, dont cinq prisonniers. Jean Grou était au nombre de ces derniers; comme ses quatre compagnons il fut immolé à la fureur des Onneyouts. Le but du combat était atteint, décourager les Iroquois et les faire retourner dans leurs cantons sans porter secours aux Bostonnais; Frontenac pourra maintenant répondre avec encore plus d'assurance aux envoyés de Phipps qui le sommeront de rendre Québec:"Allez dire à votre maître que je lui répondrai pas la bouche de mes canons."

Milice organisée, milice improvisée, toutes deux se sacrifient sans compter pour le salut de la colonie. Sans elles il eût été impossible de tenir.

La lutte contre l'Anglais

Simples soldats ou chefs d'expéditions, tous, à qui mieux mieux, se sentent les forces d'Hercule et l'endurance des Cyclopes. Le nombre n'y fait rien: que l'ennemi soit mille ou dix mille, peu importe, c'est le but qui compte. Puis la guerre finie, entre deux batailles parfois, ils reviennent à leurs champs leur demander la subsistance de leurs familles, nombreuses déjà, et de la colonie en général, Magnifique courage, mais simple, s'illustrant dans des combats fabuleux, et descendant l'instant d'après aux plus humbles besognes, présage de l'héroïque paysan d'aujourd'hui qui soutient le combat incessant de la vie pour nourrir la petite colonie qu'est son foyer très nombreux. Un seul fait, pour sûr pas isolé, peut suffire à illustrer cet esprit chevaleresque et humble qui se transmettra par le sang à "l'habitant" d'aujourd'hui. Un Dieppois

implanté au Canada, Charles LeMoyne, avait douze fils dont six se firent un nom dans l'histoire canadienne où ils ont mérité le titre de Machabées du Canada. Or, Pierre d'Iberville, le plus fabuleux des six, mériterait aussi le nom de Napoléon du Canada si, pour nous, ne se mêlaient aux plus pures gloires de Napoléon de grands motifs de tristesse. D'Iberville en est à sa quatrième expédition à la Baie d'Hudson dans ces glaces proche parentes des glaces du pôle nord. Cette fois, le 4 septembre 1697, il se trouve au fort Nelson avec un seul navire, "Le Pélican". Bientôt, trois voiles apparaissent à l'horizon; c'est le "Hampshire", le "Hudson Bay" et le "Deering"; inutile d'ajouter que pas plus que nous qui lisons ces noms anglais d'Iberville ne fut victime d'un moment d'illusion: pour sûr, il fallait flairer Albion, celle qui en impose toujours...par le nombre. D'Iberville commence alors une série de manœuvres destinées à séparer ses ennemis, et, à l'exemple des Horace, les détruire l'un après l'autre. Deux heures d'habiles manœuvres apprises aux écoles militaires de France et maintes fois mises à l'épreuve suffisent. Maintenant voici le "Pélican", presqu'un bateau-mouche en comparaison du plus petit des trois navires anglais, qui prend le "Hampshire" en flanc; que va-t-il faire? Oh! c'est si simple à en croire l'histoire, un boulet français transperce la ligne de flottaison du gros navire anglais et le coule. Et d'un. Au "Hudson Bay" maintenant. Va-t-il engager le combat, accepter d'échanger quelques boulets au moins? Non, lâchement, il amène pavillon tandis que le "Deering" réussit à s'échapper. Napoléon savait franchir les Alpes en une nuit: d'Iberville, en dépit des distances incalculables, venait de déloger les Anglais de Terre-Neuve

et de la Baie d'Hudson en moins d'un an.

Lorsqu'en 1758 la colonie française du Saint-Laurent voyait se resserrer chaque saison le cercle de fer anglais qui allait bientôt l'étrangler, ce même esprit militaire déployé par d'Iberville et ses quelques soldats se manifesta comme dédoublé par le besoin de survivre qui est inné en tout Français.

> Et l'on vit, l'arme au bras, calme, sans épouvante,
> Un peuple tout entier, vieillards, enfants et femmes,
> Lutter à qui mourra pour l'honneur du drapeau.(13)

Une bataille suffit à démonter ce désir de défendre l'honneur du drapeau et de survivre, au moins dans l'histoire. Abercromby avait réuni à la tête du lac Georges la plus puissante armée que l'Amérique devait voir avant la guerre de l'Indépendance: 9,000 miliciens des colonies et au moins 6,000 réguliers des meilleures troupes d'Europe. Quel ogre devant la petite colonie! Carillon était un petit fort français situé à la décharge du même lac, et qui, avec le fort Saint-Frédéric, gardait la vallée du lac Champlain, route de Montréal. Montcalm n'avait que 3,000 hommes de troupes régulières, auxquelles Ponchot et Lévis amenèrent bientôt 400 soldats d'élite, soit en tout 3,400 à opposer à 15,000. Les Français s'étaient blottis dans un retranchement semi-circulaire en bois et en terre, garni à l'extérieur d'abattis d'arbres. "Vers midi du 8 juillet 1758 l'armée d'Abercromby débouche à travers les bois et traverse avec assurance la clairière montant vers le retranchement français qui reste silencieux. Tout à coup, une grêle de balles et de mitraille balaye le glacis naturel sur lequel elle s'avance et qui est aussi tôt jonché de

morts et de blessés. La ligne anglaise flotte un moment, recule, se reforme de nouveau, et plusieurs fois de suite en six heures revient à l'assaut du retranchement, Aux attaques de front succèdent les attaques de flanc. Les Canadiens à droite, les volontaires à gauche, appuyés par le canon du fort, supportent sans broncher des chocs terribles. Les montagnards écossais parviennent jusqu'au pied des retranchements et subissent d'énormes pertes. Alors Lévis a ordonné une sortie aux compagnies canadiennes, pendant que le feu de face et de côté redouble et s'abat sur les assaillants qui reculent pour attaquer, sans plus de succès, au centre et à gauche. A 6 heures, Abercromby lance une dernière attaque aussi infructueuse que les précédentes. A 7 heures la bataille était finie. Les pertes des Français s'élevaient à 104 morts, celles des Anglais à 2,000. (14) Abercromby, à bout de forces, avec 13,000 soldats encore valides cependant, se replia et gagna précipitamment sa base d'opération à la tête du lac Georges et s'y fortifia.

Voilà une de ces batailles que savaient gagner les aïeux de "l'habitant", ces forts bâtis pour les grandes tâches et la légende. L'invasion suivit, complète, la prise de Québec, la reddition de Montréal. Le règne de la France, nominalement fini au Canada, ne le fut pas en fait, car nos vieux parents, convaincus et tenaces, continuèrent de penser, de prier et de chanter en français et ils maintinrent, pacifiquement si vous le voulez, mais efficacement quand même, la lutte pour la survivance française. Pour le triomphe de leur idéal ils se donnèrent le nombre et devinrent 4,000,000

de 60,000 qu'ils étaient à la conquête. Alors ils s'attachèrent plus que jamais au sol, et passent les administrations, passent les régimes, les guerres même, ils sont demeurés et demeurent Français. Aussi, vous diront-ils avec un sourire: "Nous aimons la France et l'Angleterre: la première comme notre mère, l'autre comme notre belle-mère".

APRES LA CONQUETE

L a r é s i s t a n c e

Un siècle et demi s'est écoulé depuis la conquête et l'Angleterre n'est toujours considérée que comme la belle-mère. Maintes fois depuis 1759 elle s'est plu à faire circuler devant les yeux de sa colonie le plat aux libertés sans lui permettre de se servir. Et passe, je t'ai vu! Heureusement, le Canadien qui savait lutter par les armes va maintenant apprendre à lutter par la supplique, la circulaire, d'habiles mandataires , pour extorquer de Londres, l'un après l'autre, péniblement, les droits dont on les privait. Un M. de Lotbinière s'en va à Londres protester au nom de ses compatriotes contre la forme de gouvernement proposé pour le Canada et il y prononce ces paroles toutes fières:"Je n'ai aucun doute que vos lois sont sages et bonnes et qu'elles font de vous un peuple heureux, mais mes compatriotes préfèrent leurs vieilles lois, leurs vieilles coutumes." Il gagne sa cause. Presqu'en même temps se prolonge une lutte , toujours dans les mêmes méthodes, pour l'obtention d'un évêque: la protestante Angleterre avait promis la liberté de conscience aux Canadiens, mais elle jouait sur les mots en ne permettant pas à l'Eglise de Québec de se rattacher à celle de Rome par la présence d'un évêque. Encore là la lutte est gagnée et Québec reçoit Mgr Briand, le digne successeur d'un Laval. C'est aussi la lutte contre l'ignorance, peut-être le plus grand malheur dont les Canadiens étaient menacés, surtout depuis la suppression des Jésuites, une autre injustice de la belle-mère; là encore, suppliques sur suppliques prennent le chemin de Londres, non pas en vue de la réintégration de cette communauté, mais pour

obtenir de France des instituteurs religieux et laïques de notre langue, ainsi que des manuels, et lorsqu'un refus catégorique répond à ces suppliques on n'en continue pas moins la résistance en multipliant, comme avant 1759 d'ailleurs, les miracles de dévouement et d'ingéniosité; et comme c'est dans la pauvreté et la pénurie que s'engendre l'efficacité, l'instruction et l'éducation se continuent, contrairement à ce qu'en pensent Parkman et Bennett Munro. En 1789 Mgr Hubert affirme pouvoir trouver vingt-quatre à trente personnes par paroisse sachant lire et écrire, et il est raisonnable de croire que ce nombre était encore plus considérable au lendemain de la conquête alors que l'ancien régime avait disséminé l'instruction à pleine main par l'intermédiaire des religieux, des religieuses, des frères, des Récollets et même des Jésuites qui tiendront leur petite école ouverte jusqu'en 1776. Mais, sans contredit, la plus belle victoire est celle de l'Acte de Québec qui a fait hurler de rage tous les ennemis de Rome; il est vrai que c'est un œil sur Boston, alors en ébullition, que Londres rédigeait cet acte qui accordait entière liberté à l'Eglise du Canada, mais les campagnes des Canadiens leur font grandement honneur . Et au milieu de quelles difficultés luttaient-ils! Désorganisés, bannis des fonctions publiques, leurs cours de justice présidées par des juges anglais malveillants et rapaces, ne pouvant plus faire partie d'aucune milice, et leurs seigneurs tombant graduellement en roture, toutes situations qui les mettaient dans une condition inefficace pour lutter. Par contre, il y a chez eux cette noblesse de sang qui leur fait parler non pas de privilèges, mais de droits. Ils résistent,

ils subsistent. "Et voici que, par la force irréductible de son instinct de vie, par la puissance de son âme ethnique déjà faite, ce petit peuple s'opposait à sa destruction, à ce démantèlement de son être national." (15)

A l a t e r r e

Et c'était le paysan qui était l'appui solide de toutes ces campagnes, car alors tout se résumait à la culture du sol. Dès son arrivée, Murray, le premier gouverneur anglais, fit désarmer tous les Canadiens et fermer la province de Québec. Involontairement, l'Anglais servait la cause canadienne. Tout ce qui veut durer, a-t-on dit, doit posséder, et cela à plus forte raison si l'on est le vaincu. Sur ce point les nôtres ont accepté le parti le plus sage: garder sous leurs pieds le territoire de la patrie. La terre, voilà le grand amour de tout ce qui est français au Canada; voilà le grand tout, "la terre qui nous fait vivre, et la terre qui nous réjouit, la terre qui travaille et la terre qui prie, la terre maternelle et douce." (16) C'est là que "l'habitant" fonde définitivement son foyer et le place à la base de toutes ses institutions. De "l'habitant" sortiront tous les politiciens, orateurs, historiens et écrivains, peintres et sculpteurs, religieux et missionnaires, dont s'honore à juste titre le nom canadien.

L e s d é f a u t s de "l' h a b i t a n t"

Mais cet "habitant" est donc un type parfait? Est-il bien de ce monde d'où la perfection est absente? L'Idylle

pastorale dont on l'entoure est réelle; mais encore le tableau serait-il incomplet si on ne le montrait vrai paysan, c'est-à-dire, essentiellement combatif dans la revendication de ses droits: la visite des bestiaux du voisin, un droit de passage sur une terre, une borne déplacée, voilà pour lui autant de motifs pour conduire un voisin dans les cours de justice. On a voulu expliquer ce côté de son tempérament par ses ascendances normandes; certes il est dûr sur la dîme et trouve une partie de sa gloire a ne pas se faire "tricher" et Hémon ne fait que le photographier dans la jolie scène du cochon de la grand'race à Midas.--"On les connaît, les cochons de la grand' race à Hormidas. Gros comme des rats et vifs comme des "écureux" pour sauter les clôtures". Mais, ce qui est plus probable, cet esprit lui vient des premières années qui ont suivi la conquête; à cette époque les terres étaient mal limitées et cela avait eu jusqu'alors peu d'importance puisqu'il y avait du bien pour tout le monde, mais maintenant les Pays d'en Haut sont fermés, l'ouest aussi: il faut donc se partager les terres connues sans songer aux pays illimités d'à côté; de plus, les "habitants" sont soudoyés par les avocats d'alors qui parcouraient les campagnes, cherchant des causes, en suscitant, en créant, et emmenant ainsi les "habitants" à s'entredévorer et surtout à se faire dévorer par les cours de justice où la justice n'existe pas.

Puis il est nomade au point que parfois toute la famille doive en souffrir; Hémon--il faut toujours revenir à lui car il est le grand peintre de la vie paysanne--n'exagère rien dans cette forte page, simple, tout ainsi, mais si pleine:"Faire de la terre! C'est la forte expression

du pays, qui exprime tout ce qui gît de travail terrible entre la pauvreté du bois sauvage et la fertilité finale des champs labourés et semés. Samuel Chapdelaine en parlait avec une flamme d'enthousiasme et d'entêtement dans les yeux. C'était sa passion, à lui: une passion d'homme fait pour le défrichement plutôt que pour la culture. Cinq fois déjà depuis sa jeunesse il avait pris une concession, bâti une maison, une étable et une grange, taillé en plein bois un bien prospère; cinq fois il avait vendu ce bien pour s'en aller recommencer plus loin avec le nord, découragé tout à coup, perdant tout intérêt et toute ardeur une fois le premier labeur rude fini, dès que les voisins arrivaient nombreux et que le pays commençait à se peupler et à s'ouvrir". (18)
Si la paysanne est délicate ou trop craintive elle se tait et souffre, et la famille avec elle. Dans l'intimité elle hasardera:"C'est peut-être péché de le dire; mais tout mon "règne", j'aurai du regret que ton père ait eu le goût de mouver si souvent et de pousser plus loin et toujours plus loin dans le bois, au lieu de prendre une terre dans une vieille paroisse!" Il n'y a pas à le nier, Samuel aime la terre mais à sa manière à lui, c'est-à-dire, seulement lorsqu'elle est en puissance. C'est donc que souvent, dans le paysan, se retrouvent deux hommes qui se combattent à la don Quichotte et à la Sancho, le pionnier et le "cultiveux", car, le Canadien, pour avoir continué sur le sol nouveau l'idéal d'ordre et de paix immobile du paysan français n'a pas moins senti sous l'action puissante du pays sauvage le réveil d'un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure, à la gauloise

et a la franque. Le pionnier nomade qui défriche et met en culture quelque cinq ou six belles terres dans sa vie a su contenter ces deux hommes qui se partagent son existence.

Ajoutons encore au côté sombre du tableau le goût des "boissons fortes". Le Canadien d'après la conquête était puni de la façon la plus cruelle pour les abus de l'administration de Davaugour et de Frontenac. Ces derniers voyaient dans la traite de l'eau de vie aux Sauvages un moyen de détourner leurs riches fourrures des colonies anglaises et d'obtenir ces précieuses dépouilles à des prix ridicules ou simplement en échange de quelques mesures d'eau de vie. C'était les porter à s'entretuer ou à massacrer les colons. De plus, l'ivrognerie s'implantait pour toujours chez les Français eux-mêmes, plaie purulente qui devait ronger éternellement la colonie. De nos jours le mal n'est pas encore cautérisé. La voix puissante des évêques, de Mgr Laval à Mgr Bégin, n'a que faiblement enrayé le fléau. Que de souffrances, surtout pour la pauvre paysanne et les enfants! Que de larmes, de nuits sans sommeil et de jours sans paix! que de richesses perdues à jamais, en argent, en énergies, en intelligence! quelle corruption introduite dans le gouvernement du pays par les élections faites à coup de bouteilles! quelle pauvreté, quelle misère! la race a chèrement payé les abus d'autrefois pratiqués sur les pauvres Sauvages dans leur faiblesse morale de grands enfants des bois incapables de se gouverner par eux-mêmes.

T r a v a i l l e u r e t t é m é r a i r e

Par contre, "l'habitant" est aimable, obligeant, gai,

spirituel et profond dans sa simplicité, respectueux de la justice et de la parole donnée, d'un catholicisme sincère, d'une ténacité d'acier au travail et d'une impassibilité sans pareille devant les épreuves de toutes sortes qui sont le lot commun des cultivateurs.

Parfois, non content d'avoir peiné tout l'été aux semences et aux récoltes--lorsque celles-ci ne se font pas attendre en vain--pour toucher quelque argent impossible à réaliser autrement, vu, parfois, le manque de marchés ou écouler ses produits, "l'habitant""monte dans le bois" "bûcher" tout l'hiver pour le compte d'entrepreneurs anglais. Là encore c'est la grande exploitation anglaise où l'humble paysan ne reçoit aucune considération,dans un pays par lui colonisé et où il est le maître de par la justice. Ensuite, au printemps, vient la "drave". A lire et à relire "Maria Chapdelaine" on en vient à se rendre compte que Hémon a tout vu, tout compris, tout senti et tout vécu du côté terrible de la vie paysanne; exemple, sa description si bien proportionnée de la "drave", une petite page à peine, mais vivante et complète où l'on accompagne avec souleur le"draveur" hardi et adroit se trouvant à tous les coudes des rivières, à toutes les chutes, partout où les innombrables billots bloquent et s'amoncellent,pour rompre les barrages, aider tout le jour avec la hache et la gaffe à la marche heureuse des pans de forêt qui descendent." Et encore le"draveur" accomplit-il cette besogne tout naturellement, le plus simplement du monde, sans même voir le danger qui accompagne chacun de ses jours de "misère". Courage et intrépidité sans limites. Hémon lui-même

ne signale même pas ces dangers et imprègne par là le lecteur de la sérénité du paysan. Voici maintenant Samuel et Maria en "cariole", prêts à s'aventurer sur la glace fondante du lac St-Jean qui devait être bien affaiblie par trois jours de pluie. "Le cheval flaira la nappe blanche avant de s'y aventurer, puis s'en alla tout droit. Les ornières permanentes de l'hiver avaient disparu; les jeunes sapins plantés de distance en distance qui avaient marqué le chemin étaient presque tous tombés et gisaient dans la neige mi-fondue; en passant près de l'île, la glace craqua deux fois, mais sans fléchir. Charles-Eugène trottait allègrement vers la maison de Charles Lindsay, visible sur l'autre bord. Pourtant, lorsque le traîneau arriva au milieu du courant, au-dessous de la grande chute, il dut ralentir à cause de la mince couche d'eau qui s'étendait là et détrempait la neige. Lentement ils approchèrent de la rive; il ne restait plus que trente pieds à franchir quand la glace commença à craquer de nouveau et ondula sous les pieds du cheval...Au moment où ils atterrissaient, une plaque de glace vira sous les patins du traîneau et s'enfonça, laissant à sa place un trou d'eau claire." Ce danger passé, sans presque s'en apercevoir, Samuel fit simplement remarquer qu'ils seraient les derniers à traverser, cette saison. Quelle froide insouciance! et combien vraie! quelle littérature vécue!

Cette insouciance devant le danger n'a d'égale que l'ardeur au travail, le travail pour lui-même, sans presqu' aucun espoir de profit matériel, exemple Edwige Légaré qui travaillait pour les Chapdelaine tous les étés, depuis onze ans en qualité d'homme engagé. "C'est-à-dire, pour un salaire

de vingt piastres par mois il s'attelait chaque jour de quatre heures du matin à neuf heures du soir à toute besogne à faire, et il y apportait une sorte d'ardeur farouche qui ne s'épuisait jamais; car c'était un des ces hommes qui sont constitutionnellement incapables de rien faire sans donner le maximum de leur force et de l'énergie qui est en eux, en un spasme rageur toujours renouvelé.(19) La lutte pour la lutte, le travail pour le travail, tel semble être le criterium par lequel on juge un homme au pays de Québec. Combien, n'est-ce pas, les gestes héro¨iques et les grandes tâches accomplies autour du berceau de la race sans aucun autre espoir que de jeter les bases d'une grande nation se prolongent en effet de nos jours, de cent manières!

C h a r i t a b l e

Si, jusqu'à présent, je ne me suis guère appuyé que sur un auteur, Hémon, pour dépeindre le paysan canadien , c'est qu'il est, en vérité, celui qui a le mieux rendu la farouche grandeur de cet être incomparable, sans artifices, mais,par contre, très subtile dans sa simplicité. Parfois, en possédant en propre un trésor on ne l'apprécie à sa juste valeur qu'en le contemplant de loin ou en s'en voyant privé pour un temps ou à jamais. C'est ainsi que très peu d'auteurs canadiens-français ont vu dans "l'habitant" une source vive de littérature, de vraie littérature, de celle qui n'en est pas parce qu'elle n'a pour but que de photographier; ils ont passé outre, quitte, plus tard, à le regretter à la manière de Daudet déserteur de sa Provence. Très peu se sont arrêtés et ont apprécié à sa valeur ce thème unique mis à leur portée par la nature, tout comme, parfois, elle place notre

demeure au bord d'une eau gracieuse ou sur les hauteurs de quelque rocher pittoresque, et, blasés à la longue, nous contemplons ce panorama avec indifférence jusqu'au jour où il s'évanouit à tout jamais. Alors nous l'apprécions et le regrettons. Que des auteurs étrangers viennent nous révéler nos trésors nationaux c'est déjà nous en priver en nous les révélant. Par contre, sans prétendre présenter un panorama complet comme celui de Hémon, il est un auteur fort sympathique, couronné par l'Académie française, qui nous présente la vie paysanne sous forme de jolis tableautins, je veux dire Adjutor Rivard et son "Chez nous--chez nos gens". Consultons-le sur la charité du paysan, par exemple envers les pauvres. Au Canada ils s'appellent souvent des "quêteux". C'est le mendiant traditionnel, le "pordiosero" des campagnes de tous pays. Il y en a de trois sortes chez nous, nous dit Rivard, le "quêteux" qui vient de loin, le "quêteux" des paroisses voisines, et le "quêteux" de la paroisse. Le "quêteux" fait partie de la vie paysanne canadienne. On l'attend à des époques déterminées, on l'espère ou on le craint suivant son caractère. Jamais on ne le rebute: il y a toujours un repas pour lui, des "crêpes" ou de la soupe aux pois, ou encore, s'il n'a pas faim, un œuf, qu'il met dans son sac, ou une terrine de farine. D'autres, c'est entendu, "logent" chez "l'habitant", un soir, deux soirs, selon les saisons et leur intempérie. En voici venir un; examinons-le avec les yeux de Rivard: ils sont fidèles: "C'est un petit vieux, courbé plus encore par la marche et les fardeaux que par l'âge, couvert de haillons, coiffé d'un "chapeau de castor" râpé. Un panier à anse au bras, à la main un bâton

tordu.--"Rapport aux chiens, mon bon monsieur, rapport aux chiens seulement, car, Bon Dieu merci! la jambe est bonne." --et sur le dos un gros sac ajusté aux épaules avec des courroies, il va par le "chemin du roi", toujours à pied, et du même pas, dans la poussière et dans l'averse." (20) Hémon voit plutôt le côté sombre, rude, farouche de la ferme canadienne, tandis que Rivard ne manque pas d'ajouter un ton gai à tous ses tableaux, ce qui les rend très vrais. De fait, il n'y a rien de triste dans le loqueteux du Canada; il appartient à une grande famille, celle de tous les "habitants"; il a une chaude demeure et une table bien garnie dans toutes les campagnes; souvent même il puise à la bourse de "l'habitant et, malade, il est encore le bienvenu chez lui. Sans doute, c'est une industrie qui se perd de nos jours au Canada, et c'est presque dommage. Le paysan n'a jamais estimé le pauvre une corvée, pas même un être gênant. Rivard ajoute, après avoir décrit toutes les sortes de chemineaux qui parcouraient les campagnes canadiennes il y a encore très peu d'années: "Au quêteux voleur et au paresseux comme au mendiant honnête, "l'habitant" canadien donne toujours, parce qu'il faut faire la charité. Il faut donner au "quêteux", même quand les "quêteux" sont riches; car, voyez-vous bien, s'ils ne quê - taient pas ils seraient pauvres, et s'ils ne le sont pas, c'est parce qu'ils quêtent. Chacun, ici-bas, a sa vocation; la leur est d'être "quêteux". Et puis, Dieu merci! on sait qu'un verre d'eau donné à un pauvre n'est jamais perdu... Paysans, mes frères, vous avez des cœurs d'or." (21) Et voilà, c'est très simple la philosophie de l'homme des champs.

C'est Dieu qui pourvoit aux besoins de tous, et si l'on amasse un peu plus de bien que son semblable on lui en doit une partie. "L'habitant" est naturellement charitable comme il est naturellement catholique.

R e l i g i e u x e t g a i

Le Canadien pratique sa religion sans en parler, sauf en citant des maximes qu'il vit, et en chantant des cantiques qui l'inspirent. Hémon, à mon sens , place dans la bouche de Samuel des paroles qui ne lui appartiennent pas:"C'est beau, la messe", dit-il. (22) C'est plutôt affaire à la "mère" Chapdelaine d'apprécier les beautés du chant liturgique, des cérémonies religieuses. Lui, c'est l'homme, le rude, le fort sans émotions. L'auteur est plus vrai lorsqu'il montre Samuel chantant un cantique à la Sainte Vierge tout en conduisant son cheval. Ou encore, quelle vérité dans cette simple phrase: "La porte de l'église de Péribonka s'ouvrit et les hommes commencèrent à sortir" (23) . Les hommes les premiers: pas plus de temps à l'église qu'il n'en faut; affaire aux femmes de "chapeleter". Aussi, dans les moments de crise nationale, vers 1769 par exemple, où l'apostasie eût conduit à une vie plus large, pas de grandes manifestations de foi, mais, par contre, pas une défection; pas un, par exemple, ne prête ce trop fameux serment du test. C'est que les fondateurs, les missionnaires, les grands évêques, Laval en tête, avaient façonné l'âme du peuple, d'abord par l'exemple d'une vie irréprochable, ensuite par l'excellente organisation religieuse du pays.

Pour le paysan, garder sa foi, c'est un acte de reconnaissance à l'église de l'avoir conservé Français, de l'avoir conduit et soutenu dans ses luttes. De plus, il sait que la pratique des choses spirituelles donne d'étonnantes lumières pour la conduite du temporel.

Et cette religion de "l'habitant" s'allie essentiellement à la gaieté. Voilà peut-être la plus remarquable de toutes ses vertus indomptables, indéracinables de son vieux cœur d'or. Hémon n'a pas su mettre cette gaieté en lumière, et c'est dommage, car nulle maison canadienne n'est triste bien longtemps. Encore une fois mes préférences vont à Rivard lorsqu'il dit, parlant de la maison de ses pères: "Il y en avait où la gaieté était plus bruyante; il n'y en avait pas de plus profondément joyeuse; on savait, là, tous les cantiques; on savait, là, toutes les chansons. Et on les chantait bellement, avec des "fions" les plus jolis du monde. La vie n'était pourtant pas moins rude à "nos gens" qu'aux autres; ils devaient, eux aussi, trimer dur pour gagner leur pain; et l'épreuve était venue, année après année, faire leurs pas plus lourds, leurs front plus ridés. Mais.... matin, midi et soir, "nos gens" priaient ensemble; et, parce qu'ils avaient prié, les tâches étaient plus douces, les fardeaux moins lourds, les peines plus vite consolées. Aussi, la joie était-elle revenue, après chaque deuil, habiter cette maison, comme l'oiseau retourne à son nid."

La grande foi, la foi d'enfant du paysan, et son application aux tâches journalières, voilà plus qu'il ne suffit pour expliquer son courage, sa bravoure, sa ténacité au travail, son impassibilité devant les malheurs et sa

gaieté inaltérable telle que condensée, pour ainsi dire, dans ses jolies chansons, le plus beau répertoire de folk-lore du monde.

S a f a m i l l e

Si, en décrivant le carctère de "l'habitant" il faille établir quelques réserves pour que le portrait soit exact il n'en est pas ainsi de la paysanne. C'est la collaboratrice parfaite de l'homme en tout ce qui est bien, le soutien de la famille canadienne, une des plus grandes merveilles de l'Eglise, l'ange conducteur qui est à elle seule "la colonne de fumée pendant le jour et de feu pendant la nuit", calle qui conduit "tout son monde" dans le chemin du devoir, qui retient même "son homme" s'il va chuter.. "son homme" qui se fait alors enfant, réfléchit, et, bien souvent, sans le réaliser, se range à l'avis si discrètement donné qu'il s'en croit même le père.

Un point, cependant, sur lequel les deux s'entendent toujours, c'est le nombre de fois qu'ils se permettront la "visite des sauvages". Avec la bénédiction nuptiale on acceptait également la douzaine ou deux d'enfants qui devaient égayer leur demeure, et l'on n'en parlait plus. Quant à elle, c'est le bon Dieu qui la bénit à chaque naissance, et lui, organise une grande "veillée" de réjouissance. La maison n'est jamais si joyeuse que lorsqu'elle est pleine. Ils reçoivent avec la même reconnaissance le vingtième et le premier enfant. "Quels splendides repas autour de la vaste table," a dit l'abbé Groulx, où quand ils sont seuls ils sont 24 ou 26, quelquefois 30 ou 32." (24) Lorsque la parenté se réunit,

cousins et cousines, oncles et tantes, ils sont de 100 à 150, comme, par exemple, au souper décrit par le R.P.Dugré dans sa "Campagne canadienne", un de nos plus jolis romans. "L'habitante" place tout son orgueil dans sa maison et sa famille; aussi, verra-t-on le peuple canadien se doubler tous les trente ans depuis 1759, étant dépassé en ce point seulement par les Acadiens qui ont doublé leur population tous les seize ans. Même la famille moderne possède le nombre. La crise du logement ne se règle pas d'elle-même chez eux. Mais cette maison et cette maisonnée, la fermière contribue à l'alimenter par sa collaboration aux champs et son industrieuse économie chez elle. Aussi, même sans l'exprimer jamais,, l'admiration du paysan pour ce trésor incomparable qu'est son épouse est-elle très grande. On l'entendra peut-être prononcer cet éloge que Rivard met dans la bouche de son paysan:"Elle aussi a pris de l'âge la Mélanie; mais, alors, c'était un "beau brin de femme", et, pour l'ouvrage, pas facile à "accoter". (25) Samuel pleurant sa"vieille" morte entend cette oraison funèbre:"Samuel, t'avais une femme "dépareillée", et cet éloge le console en le flattant.

De toutes nos mères canadiennes on peut bien dire aussi:"c'était une f emme dépareillée". Même lorsque le Canadien a suivi son instinct de vagabondage et parcouru les continents--soit sous le régime français avec son expansion gigantesque alors que toutes les familles fournissent des soldats aux forts lointains, des officiers, des chefs aux nouveaux postes stratégiques, soit sous le régime anglais et les grands mouvements de colonisation ou d'émigration--même alors le foyer, la famille-souche, avec sa paysanne aux yeux

doux, aux romances élégiaques et aux mots de fort bon sens et d'amour profond attire toujours ceux qui sont loin; ils reviennent invariablement, à quelque époque de leur vie redemander les affections sans bornes de son cœur maternel comme les frères les plus rapprochés reviennent, tous les jours de l'an demander la bénédiction du père de ce foyer béni.

C'est encore grâce à elle si on ne peut jamais parler d'hospitalité proverbiale sans ajouter: une vraie hospitalité canadienne; ces deux mots ne sauraient se séparer, car il n'y a pas de maison au monde plus grande ouverte, grâce à l'accueil toujours souriant de "la femme". Cette maison, "dès le petit jour, sa porte matinale laissait entrer, avec le parfum des feuilles, les premiers rayons du soleil. Et jusqu'au soir, elle offrait aux passants le sourire de ses fenêtres en fleurs, l'accueil de son perron facile, l'invitation de sa porte ouverte." (26) Ce sourire c'était celui de la "bonne créature" qui y présidait, à la fois bon ange et reine bénigne.

L e s e n f a n t s

Ange gardien elle savait aussi conduire les enfants à l'âge où, avec la jeunesse et la force, vient le désir de se donner à quelque grande œuvre, fonder une famille à son tour, ou se consacrer au grand Maître de la vie. Un désir exprimé dans tous les foyers est de le voir béni d'enfants qui se consacrent à Dieu; sans doute, le départ est toujours un crève-cœur mais, par contre, c'est pour Dieu, et c'est tout. Il faudra que M. Bourassa, dans la préface de ses éloquentes

statistiques intitulées "Le Canada apostolique" s'excuse de ne pouvoir donner, en quelque deux cents pages, qu'un aperçu fort incomplet de l'œuvre des missionnaires canadiens à l'étranger, sans compter les œuvres nationales. A mesure que les sources vives des foyers de missionnaires de la France tarissent, celles du Canada français augmentent leur débit. Et si l'enfant se destine à la vie d'une autre communauté que l'on appelle la famille canadienne c'est avec un sang pur, fort et vigoureux qu'il s'offre à cette vie rude et sévère. Il s'y offre très jeune car depuis les tout premiers temps de la colonie l'habitude en est prise, et la profession de vieux garçon et vieille fille n'existe pas; même aujourd'hui à 24 ans, une fille "tourne le coin" et c'est presqu'un déshonneur; après 26, 27 ans, l'on est vieux garçon, et ce n'est pas, non plus, un sauf-conduit pour entrer dans les familles honnêtes. Cette orientation des enfants vers une vie sérieuse, complète, toute dirigée vers un but unique, a coûté à "la femme", comme il l'appelle souvent--car il n'y en a jamais eu qu'une pour lui--beaucoup de tâches austères; lui,a besogné tout le jour pour mettre sur la table le pain dont tous vivent; elle, ne s'arrête pas avec le jour et la lampe de minuit nimbe souvent sa tête blanche. L'enfant apprend aussi à se donner sans compter. Très jeune, trop jeune, hélas! parfois, il devient le compagnon de son père, et, à quinze ans, les plus rudes besognes ne le rebutent pas. Il devient également habile, versatile, et désireux de se rendre utile. Quel honneur, dans les grandes "veillées", de faire dire de lui, devant les filles, qu'il travaille comme un homme. Il est déjà grand. Heureusement, l'on sait aussi

s'amuser chez ces enfants, et, si vous en doutez, assistez à une de leurs soirées, même seulement de parents, et je vous défie d'en sortir sans être abasourdi par les éclats joyeux des rires francs et sonores, des chansons, des contes et historiettes et des danses sans fin qu'accompagne le "violoneux", qui a si"bon bras". Rien de plus sincère, rien de plus réjouissant, comme toute la vie du paysan d'ailleurs.

P é r o r a i s o n Paysan d'après la conquête, paysan du 19ième siècle, paysan d'aujourd'hui, toi le bon "habitant" qui donne au monde l'exemple de la vie saine par excellence, de celle qui engendre de la vie et de grandes actions, sois béni pour avoir su conserver en ton âme simple, droite et profonde, l'héritage précieux que la riche France un jour t'a légué. De toi est sorti un peuple fort et bien organisé, porte-étendard d'une civilisation en tout semblable à celle qui a fait la gloire de l'Europe depuis les temps lointains de Clovis et de Charlemagne et qui continue là-bas dans la mesure où on le lui permet les bienfaits dont tu marques toi-même sur ce continent la trace de tes pas.

Lorsque le Canadien des Etats-Unis ou du Canada désire connaître les sources vives qui l'ont engendré, reprendre contact avec l'âme "enrichie" de ses pères, revivre un instant son passé glorieux, c'est alors qu'il se prend de reconnaissance envers les auteurs fidèles, canadiens ou français, qui ont au moins tâché de comprendre ce "cœur d'or" des aïeux. A tous, qu'ils s'appellent Hémon avec "Maria Chapdelaine", Casgrain avec ses "Légendes canadiennes",

Chapais avec "Montcalm et Lévis", Philippe-Aubert de Gaspé avec "Les Anciens canadiens", Crémazie, Fréchette, Chapman et Lozeau, tous poètes sincères et parfois inspirés, Rivard et ses croquis de vie canadienne, Dugré et "La Campagne canadienne", Groulx avec toute sa compilation d'historien probe et convaincu, Laure Conan et Gérin-Lajoie pour leurs romans de mœurs coloniales, à tous, sans exception, vrais ou simplement sincères, habiles dessinateurs ou ébaucheurs de caricatures, romanciers de race ou d'emprunt, vrais poètes ou prêcheurs monotones, à tous, le Canadien d'aujourd'hui doit un sincère merci pour avoir conservé au moins un profil pur de cet auguste vieillard qui nous apparaît "les mains rayonnantes des gloires du bon labeur, et les tenant toujours levées et les tenant toujours hautes, pour atteindre les générations les plus lointaines, d'une immortelle bénédiction." (27)

SCHEMA ET RESUME

E x o d e--La terre canadienne est le creuset où les richesses de l'âme nationale de la France sont venues se transformer sous l'action des héroïsmes occasionnés par la fondation de la Nouvelle-France--Page 1

D i v i s i o n s--Dans ce creuset étudions, à l'aide des historiens et des romanciers, le Français d'avant la conquête qui devra engendre "l'habitant"d'après 1759--Page 2

AVANT LA CONQUETE --Page 3

Les Origines--page 3. Trente-cinq provinces de France déversent sur la Canada des types de toutes sortes, héros réellement dignes de la fable et de la légende. C'est qu'ils s'imposent

Un double but--page 5. planter

"A côté de la Croix le drapeau de la France".

Cartier, Champlain, les missionnaires, les coureurs des bois et les explorateurs sont poussés par ces motifs. Ils y recueillent aussi leur subsistance.

Les coureurs des bois--page 8. Ils portent partout le nom français et servent d'interprètes pour les gouvernants auprès des Sauvages. Exploits.

Les explorateurs--page 10. Joliette et Marquette, ainsi que La Salle.

La lutte contre l'Iroquois--Page 13. Courage du colon. L'Iroquois saigne à blanc la colonie et prépare la conquête.

La lutte contre l'Anglais--Page 16. Lutte à mort de nos ancêtres, superbe préparation pour la résistance contre l'Anglais d'après la conquête .

APRES LA CONQUETE--Page 21

La résistance--Page 21. Sur le terrain légalpour la conservation des lois françaises, l'éducation, et l'obtention d'un évêque.

Les défauts de "l'habitant"--Page 23 . Nomade, chicanier et parfois ivrogne.

Travailleur et téméraire--Page 26. Le travail pour le travail. "La drave" et la traversée du lac sur une glace peu solide, exemples de sa témérité.

Charitable--Page 29. Ne possède rien en propre; tout appartient aux pauvres. Les "quêteux". Hospitalité.

Religieux et gai--Page 32. Vit sa religion sans en parler. Il aime sa religion comme étant la mère de sa race. Aussi, la gaieté suit le sentiment religieux qui baigne son âme d'une grande paix.

"La femme"--Page 34. C'est une femme"dépareillée". Mère de vingt, vingt-quatre enfants qu'elle élève avec soin pour le service de Dieu ou la création de nouvelles familles.

Les enfants--Page 36. Nombreux missionnaires. Joyeux. Leurs "veillées".

P é r o r a i s o n --"L'habitant" continue l'œuvre de la France en ce monde nouveau. Un cordial merci aux auteurs qui nous ont conservé la silhouette auguste de cet "habitant" vénérable.

CITATIONS (par ordre de numéros)

1--"Chez nous--chez nos gens", par Adjutor Rivard, Montréal, p. 124

2--"Notre Maître le passé", par l'abbé Groulx, p. 16

3--et 4--"La légende d'un peuple" , par Fréchette, p.14 et 15, p. 64.

5--"Aux Glaces polaires", par Duchaussois, p. 26.

6--et 7--"Notre Maître le passé, p. 27, p. 28.

8--"La Légende d'un peuple", p. 119 et 120.

9--"Histoire du Canada", par Desrosiers et Bertrand, p.119 et 120.

10-"Maria Chapdelaine", par Louis Hémon, p. 62.

11-"Notre Maître le passé, par l'abbé Groulx, p. 61.

12--Ibid, p. 63.

13--"La Légende d'un peuple," par Fréchette, p. 152.

14--"Histoire du Canada", par Desrosiers, p. 221 et 222.

15--"Vers l'émancipation", par l'abbé Groulx, p. 121.

16--"Chez nous--chez nos gens", par Adjutor Rivard, p. 105.

17, 18, et 19--"Maria Chapdelaine", p.6, p.35, p.52.

BIBLIOGRAPHIE

Asselin, Olivar--"L'œuvre de l'abbé Groulx", Montréal, Bibliothèque de l'Action Française, Montréal, 1923. Spirituelle brochure où j'ai pris l'idée de parler des défauts de "l'habitant", et où j'ai appris à apprécier davantage l'abbé Groulx et son œuvre d'historien.

Casgrain, l'abbé--"Biographies canadiennes", Montréal, Beauchemin et Valois, 1885. Contient une bonne critique de Parkman, Crémazie, et Philippe-Aubert de Gaspé. J'y ai vu, par exemple, dans le cas de Gérin-Lajoie, que de la maison de "l'habitant" sont sortis certains de nos écrivains.

Conan, Laure--"L'oublié", Montréal, Beauchemin et Fils, 1902. Roman colonial se rapportant aux débuts de Ville-Marie. J'y ai étudié la piété, l'esprit de sacrifice et le désintéressement des fondateurs.

Desrosiers et Fournier--"Histoire du Canada", 3ième édition, Montréal, Granger, 1925. J'y ai suivi la marche des événements de l'histoire du Canada.

Le Devoir--Quotidien de Montréal, Henri Bourassa, directeur. J'y ai puisé dans certains articles des renseignements concernant la colonisation du Saguenay et du Lac St-Jean, articles qui démontraient que jusqu'à nos jours s'est conservée la même soif de colonisation qui a présidé à la colonisation de la Louisiane et du Sault-Ste-Marie.

Duchaussois--"Aux Glaces Polaires", Paris, Téqui, 1922. Récits de la vie des Oblats dans l'extrême nord et le Nord-ouest du Canada. Contient d'intéressants détails sur la vie des anciens "coureurs des bois."

Dugas--"Légendes du Nord-Ouest", Montréal, Beauchemin, 1912. Décrit les mœurs des Sauvages.

--"Un voyageur des Pays d'en haut", Montréal, Beauchemin, 1922. Raconte la vie d'un coureur des bois, un certain Charbonneau, digne descendant de Perrot.

Dugré, Alexandre--"La Campagne Canadienne", Montréal, Imprimerie du Messager, 1925. Roman social où les scènes de la vie champêtre, au lieu d'être bien vécues comme dans "Maria Chapdelaine", sont simplement évoquées. Il expose, cependant, l'état d'âme du Canadien-Français.

Fréchette, Louis--"Le Légende d'un peuple", Québec, Darveau, 1890. Recueil de poésies un peu rudes, farouches, mais très sincères et tout à fait dans le ton plutôt rude de l'histoire canadienne. J'en ai pris nombre de citations.

Grouard, Mgr.--"Soixante ans d'Apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie", Vitte, Lyon, 1923. Idées générales sur la vie de Nord-Ouest canadien.

Groulx, Lionel--"L'Appel de la Race", Bibliothèque de l'Action Française, Montréal, 1923. Roman social genre "Campagne canadienne" fort intéressant. L'auteur tend à y démontrer l'existence de l'atavisme; un jour ou l'autre cet atavisme se manifeste, et c'est ainsi que se retrouve dans toute la race canadienne un peu des vertus d'autrefois.

--"Chez nos Ancêtres", Ibid, 1920. Charmant petit recueil de tableautins de vie champêtre. J'y ai puisé certains détails de la vie familiale.

--"Lendemains de Conquête", Ibid, 1920. Cours d'histoire du Canada, traitant des années 1759 à 1765, décrit les luttes contre les injustices que l'Angleterre a essayé de faire essuyer aux Canadiens après la conquête. J'y ai puisé des renseignements sur les motifs et les méthodes de la résistance.

--"Vers l'émancipation", Ibid, 1921. Suite du précédent, traitant des années 1765 à 1774. Triomphe définitif des Canadiens. J'y ai retrouvé cet esprit français d'avant la conquête qui ne voulait pas abdiquer et que j'ai essayé de décrire.

--"Notre Maître le passé", Ibid, 1924. Recueil de discours sur divers sujets canadiens, dont quatre m'ont servi beaucoup pour parler des débuts de Montréal, de la guerre aux Iroquois, de Perrot et de la famille de "l'habitant".

Hémon, Louis--"Maria Chapdelaine", Montréal, Le Febvre, 1916. Le grand roman de la vie paysanne canadienne. J'en ai fait la base de mon étude et mon terme de comparaison pour étudier les autres auteurs mentionnés dans cette bibliographie.

Moore, James Beaub--"The Clash", Toronto, Dent and Sons, 1918. L'auteur y montre les raisons qu'auraient les Anglais du Canada, s'ils voulaient voir clair, d'être reconnaissants envers les Canadiens-Français pour leurs découvertes, leurs exploits héroïques, leur colonisation du pays, même d'une partie de l'Ontario, et le développement chez eux d'un art véritable, surtout en littérature, en musique, et un peu en peinture et en architecture. J'y ai puisé des idées générales sur les débuts de la colonie.

Rivard, Adjutor--"Chez nous--chez nos gens", Bibliothèque de l'Action Française, Montréal, 1924, 4ième édition. Le complément de Hémon, car c'est le côté idyllique de la vie de "l'habitant". J'y ai puisé force détails sur la charité du paysan, son épouse et ses enfants.

BOSTON UNIVERSITY
1 1719 02487 0539

28-6½

NOT TO BE TAKEN
FROM THE LIBRARY